

simone de beauvoir

la vieillesse 1



© *Éditions Gallimard, 1970.*

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Quand Bouddha était encore le prince Siddharta, enfermé par son père dans un magnifique palais, il s'en échappa plusieurs fois pour se promener en voiture dans les environs. A sa première sortie il rencontra un homme infirme, édenté, tout ridé, chenu, courbé, appuyé sur une canne, bredouillant et tremblant. Il s'étonna et le cocher lui expliqua ce que c'est qu'un vieillard : « Quel malheur, s'écria le prince, que les êtres faibles et ignorants, grisés par l'orgueil propre à la jeunesse, ne voient pas la vieillesse ! Retournons vite à la maison. A quoi bon les jeux et les joies puisque je suis la demeure de la future vieillesse. »

Bouddha a reconnu dans un vieillard son propre destin parce que, né pour sauver les hommes, il a voulu assumer la totalité de leur condition. En cela il différait d'eux : ils en éludent les aspects qui leur déplaisent. Et singulièrement la vieillesse. L'Amérique a rayé de son vocabulaire le mot mort : on parle de cher disparu ; de même elle évite toute référence au grand âge. Dans la France d'aujourd'hui, c'est aussi un sujet interdit. Quand à la fin de La Force

des choses j'ai enfreint ce tabou, quel tollé j'ai soulevé ! Admettre que j'étais au seuil de la vieillesse c'était dire qu'elle guettait toutes les femmes, qu'elle en avait déjà saisi beaucoup. Avec gentillesse ou avec colère un grand nombre de gens, surtout de gens âgés, m'ont abondamment répété que la vieillesse, ça n'existe pas ! Il y a des gens moins jeunes que d'autres, voilà tout. Pour la société, la vieillesse apparaît comme une sorte de secret honteux dont il est indécent de parler. Sur la femme, l'enfant, l'adolescent, il existe dans tous les domaines une abondante littérature ; en dehors des ouvrages spécialisés les allusions à la vieillesse sont très rares. Un auteur de bandes dessinées a dû en refaire toute une série parce qu'il avait inclus dans ses personnages un couple de grands-parents : « Rayez les vieux », lui a-t-on ordonné ¹. Quand je dis que je travaille à un essai sur la vieillesse, le plus souvent on s'exclame : « Quelle idée !... Mais vous n'êtes pas vieille !... Quel sujet triste... »

Voilà justement pourquoi j'écris ce livre : pour briser la conspiration du silence. La société de consommation, remarque Marcuse, a substitué à la conscience malheureuse une conscience heureuse et réprouve tout sentiment de culpabilité. Il faut troubler sa tranquillité. A l'égard des personnes âgées, elle est non seulement coupable, mais criminelle. Abrisée derrière les mythes de l'expansion et de l'abondance, elle traite les vieillards en parias. En France, où la proportion des vieillards est la plus élevée du monde — 12 % de la population a plus de 65 ans — ils sont

1. Rapporté par François Garrigue. *Dernières nouvelles d'Alsace*, 12 octobre 1968.

condamnés à la misère, à la solitude, aux infirmités, au désespoir. Aux U.S.A. leur sort n'est pas plus heureux. Pour concilier cette barbarie avec la morale humaniste qu'elle professe, la classe dominante prend le parti commode de ne pas les considérer comme des hommes ; si on entendait leur voix, on serait obligé de reconnaître que c'est une voix humaine ; je forcerai mes lecteurs à l'écouter. Je décrirai la situation qui leur est faite et la manière dont ils la vivent ; je dirai ce qui — dénaturé par les mensonges, les mythes, les clichés de la culture bourgeoise — se passe réellement dans leur tête et dans leur cœur.

L'attitude de la société à leur égard est d'ailleurs profondément duplice. En général, elle ne regarde pas la vieillesse comme une classe d'âge tranchée. La crise de la puberté permet de tracer entre l'adolescent et l'adulte une ligne de démarcation qui n'est arbitraire que dans d'étroites limites : à 18 ans, à 21 ans, les jeunes gens sont admis dans la société des hommes. Presque toujours des « rites de passage » entourent cette promotion. Le moment où commence la vieillesse est mal défini, il varie selon les époques et les lieux. On ne rencontre nulle part de « rites de passage » établissant un nouveau statut¹. En politique, l'individu garde toute sa vie les mêmes droits et les mêmes devoirs. Le Code civil ne fait aucune distinction entre un centenaire et un quadragénaire. Les juristes considèrent qu'en dehors de cas pathologiques la responsabilité pénale

1. Les fêtes célébrées dans certaines sociétés le jour où l'individu atteint 60 ou 80 ans n'ont pas le caractère d'une initiation.

des hommes âgés est aussi entière que celle des jeunes¹. Pratiquement on ne les tient pas pour une catégorie à part et d'ailleurs ils ne le voudraient pas ; il existe des livres, des publications, des spectacles, des émissions de télévision et de radio destinés aux enfants et aux adolescents : aux vieillards, non². Sur tous ces plans, on les assimile aux adultes plus jeunes. Cependant quand on décide de leur statut économique on semble considérer qu'ils appartiennent à une espèce étrangère : ils n'ont ni les mêmes besoins ni les mêmes sentiments que les autres hommes s'il suffit de leur accorder une misérable aumône pour se sentir quitte envers eux. Cette illusion commode, les économistes, les législateurs l'accréditent quand ils déplorent le poids que les non-actifs représentent pour les actifs : comme si ceux-ci n'étaient pas de futurs non-actifs et n'assuraient pas leur propre avenir en instituant la prise en charge des gens âgés. Les syndicalistes, eux, ne s'y trompent pas : quand ils présentent des revendications, ils font toujours une large part au problème de la retraite.

Les vieillards qui ne constituent aucune force économique n'ont pas les moyens de faire valoir leurs droits : l'intérêt des exploiters, c'est de briser la solidarité entre les travailleurs et les improductifs de manière que ceux-ci ne

1. Le procureur général Mornet a ouvert son réquisitoire contre Pétain en rappelant que la justice ne tenait aucun compte des âges. Depuis quelques années, les « enquêtes de personnalité » qui précèdent le procès peuvent souligner l'âge du prévenu : mais comme une particularité parmi d'autres.

2. *La Bonne Presse* vient de lancer une publication destinée aux gens âgés : elle se borne à donner des informations et conseils pratiques.

soient défendus par personne. Les mythes et les clichés mis en circulation par la pensée bourgeoise s'attachent à montrer dans le vieillard un autre. « C'est avec des adolescents qui durent un assez grand nombre d'années que la vie fait des vieillards », remarque Proust ; ils gardent les qualités et les défauts de l'homme qu'ils continuent d'être. Cela, l'opinion veut l'ignorer. Si les vieillards manifestent les mêmes désirs, les mêmes sentiments, les mêmes revendications que les jeunes, ils scandalisent ; chez eux l'amour, la jalousie semblent odieux ou ridicules, la sexualité répugnante, la violence dérisoire. Ils doivent donner l'exemple de toutes les vertus. Avant tout on réclame d'eux la sérénité ; on affirme qu'ils la possèdent, ce qui autorise à se désintéresser de leur malheur. L'image sublimée qu'on leur propose d'eux-mêmes, c'est celle du Sage auréolé de cheveux blancs, riche d'expérience et vénérable, qui domine de très haut la condition humaine ; s'ils s'en écartent, alors ils tombent en dessous : l'image qui s'oppose à la première, c'est celle du vieux fou qui radote et extravague et dont les enfants se moquent. De toute façon, par leur vertu ou par leur abjection ils se situent hors de l'humanité. On peut donc sans scrupule leur refuser ce minimum qui est jugé nécessaire pour mener une vie d'homme.

Nous poussons si loin cet ostracisme que nous allons jusqu'à le tourner contre nous-même : nous refusons de nous reconnaître dans le vieillard que nous serons : « De toutes les réalités, [la vieillesse] est peut-être celle dont nous gardons le plus longtemps dans la vie une notion purement abstraite », a justement noté Proust. Tous les hommes sont mortels : ils y pensent. Un grand nombre d'entre eux deviennent des vieillards : presque aucun n'envisage

d'avance cet avatar. Rien ne devrait être plus attendu, rien n'est plus imprévu que la vieillesse. Quand on les interroge sur leur avenir, les jeunes, surtout les jeunes filles, arrêtent la vie au plus tard à 60 ans. Certaines disent : « Je n'irai pas jusque-là, je mourrai avant. » Et quelques-unes même : « Je me tuerai avant. » L'adulte se comporte comme s'il ne devait jamais devenir vieux. Souvent le travailleur est frappé de stupeur quand sonne l'heure de la retraite : la date en était fixée d'avance, il la connaissait, il aurait dû s'y préparer. Le fait est que — à moins d'être sérieusement politisé — jusqu'au dernier moment ce savoir lui était demeuré étranger.

Au jour venu, et déjà quand on s'en rapproche, on préfère d'ordinaire la vieillesse à la mort. Cependant, à distance, c'est celle-ci que nous considérons le plus lucidement. Elle fait partie de nos possibilités immédiates, à tout âge elle nous menace ; il nous arrive de la frôler ; souvent nous en avons peur. Tandis qu'on ne devient pas vieux en un instant : jeunes, ou dans la force de l'âge, nous ne pensons pas, comme Bouddha, être déjà habités par notre future vieillesse : elle est séparée de nous par un temps si long qu'il se confond à nos yeux avec l'éternité ; ce lointain avenir nous paraît irréel. Et puis les morts ne sont rien ; on peut éprouver un vertige métaphysique devant ce néant, mais d'une certaine manière il rassure, il ne pose pas de problème. « Je ne serai plus » : je garde mon identité dans cette disparition¹. A 20 ans, à 40 ans, me penser vieille, c'est me penser autre. Il y a quelque chose d'effrayant dans

1. A plus forte raison, cette identité est garantie à ceux qui croient avoir une âme immortelle.

toute métamorphose. J'étais stupéfaite, enfant, et même angoissée quand je réalisais qu'un jour je me changerais en grande personne. Mais le désir de demeurer soi-même est généralement compensé dans le jeune âge par les considérables avantages du statut d'adulte. Tandis que la vieillesse apparaît comme une disgrâce : même chez les gens qu'on estime bien conservés, la déchéance physique qu'elle entraîne saute aux yeux. Car l'espèce humaine est celle où les changements dus aux années sont les plus spectaculaires. Les animaux s'efflanquent, s'affaiblissent, ils ne se métamorphosent pas. Nous, si. On a le cœur serré quand à côté d'une belle jeune femme on aperçoit son reflet dans le miroir des années futures : sa mère. Les Indiens Nambikwara, rapporte Lévi-Strauss, n'ont qu'un mot pour dire « jeune et beau » et un pour dire « vieux et laid ». Devant l'image que les vieilles gens nous proposent de notre avenir, nous demeurons incrédules ; une voix en nous murmure absurdement que ça ne nous arrivera pas : ce ne sera plus nous quand ça arrivera. Avant qu'elle ne fonde sur nous, la vieillesse est une chose qui ne concerne que les autres. Ainsi peut-on comprendre que la société réussisse à nous détourner de voir dans les vieilles gens nos semblables.

Cessons de tricher ; le sens de notre vie est en question dans l'avenir qui nous attend ; nous ne savons pas qui nous sommes, si nous ignorons qui nous serons : ce vieil homme, cette vieille femme, reconnaissons-nous en eux. Il le faut si nous voulons assumer dans sa totalité notre condition humaine. Du coup, nous n'accepterons plus avec indifférence le malheur du dernier âge, nous nous sentirons concernés : nous le sommes. Il dénonce avec éclat le système d'exploitation dans lequel nous vivons. Le vieillard inca-

pable de subvenir à ses besoins représente toujours une charge. Mais dans les collectivités où règne une certaine égalité — à l'intérieur d'une communauté rurale, chez certains peuples primitifs — l'homme mûr, tout en ne voulant pas le savoir, sait cependant que demain sa condition sera celle qu'il assigne aujourd'hui au vieillard. C'est le sens du conte de Grimm, dont on retrouve des versions dans toutes les campagnes. Un paysan fait manger son vieux père à l'écart de la famille, dans une petite auge de bois ; il surprend son fils en train d'assembler des planchettes : « C'est pour toi quand tu seras vieux », dit l'enfant. Du coup, l'aïeul retrouve sa place à la table commune. Entre leur intérêt à long terme et leur intérêt immédiat, les membres actifs de la collectivité inventent des compromis. L'urgence des besoins oblige certains primitifs à tuer leurs vieux parents, quitte à subir plus tard le même sort. Dans les cas moins extrêmes, la prévoyance et les sentiments filiaux tempèrent l'égoïsme. Dans le monde capitaliste, l'intérêt à long terme ne joue plus : les privilégiés qui décident du sort de la masse ne redoutent pas de le partager. Quant aux sentiments humanitaires, en dépit de bavardages hypocrites, ils n'interviennent pas. L'économie est basée sur le profit, c'est à lui pratiquement que toute la civilisation est subordonnée : on ne s'intéresse au matériel humain que dans la mesure où il rapporte. Ensuite, on le jette. « Dans un monde en mutation, où les machines font des carrières très courtes, il ne faut pas que les hommes servent trop longtemps. Tout ce qui dépasse 55 ans doit être mis au rebut », a dit récemment¹ au cours

1. Écrit en décembre 1968.

d'un congrès le docteur Leach, anthropologue de Cambridge.

Le mot « rebut » dit bien ce qu'il veut dire. On nous raconte que la retraite est le temps de la liberté et des loisirs ; des poètes ont vanté « les délices du port¹ ». Ce sont des mensonges éhontés. La société impose à l'immense majorité des vieillards un niveau de vie si misérable que l'expression « vieux et pauvre » constitue presque un pléonasme ; inversement : la plupart des indigents sont des vieillards. Les loisirs n'ouvrent pas au retraité des possibilités neuves ; au moment où il est enfin affranchi des contraintes, on ôte à l'individu les moyens d'utiliser sa liberté. Il est condamné à végéter dans la solitude et l'ennui, pur déchet. Que pendant les quinze ou vingt dernières années de sa vie un homme ne soit plus qu'un laissé pour compte, cela manifeste l'échec de notre civilisation : cette évidence nous prendrait à la gorge si nous considérions les vieillards comme des hommes, ayant une vie d'homme derrière eux, et non comme des cadavres ambulants. Ceux qui dénoncent le système mutilant qui est le nôtre devraient mettre en lumière ce scandale. C'est en concentrant ses efforts sur le sort des plus déshérités qu'on réussit à ébranler une société. Pour démolir le système des castes, Gandhi s'est attaqué à la condition des parias ; pour détruire la famille féodale, la Chine communiste a émancipé la femme. Exiger que les hommes restent des hommes pendant leur dernier âge impliquerait un radical bouleversement. Impossible d'obtenir ce résultat par quelques réformes limitées qui laisseraient le système intact : c'est

1. L'expression est de Racan.

l'exploitation des travailleurs, c'est l'atomisation de la société, c'est la misère d'une culture réservée à un mandarinat qui aboutissent à ces vieillesse déshumanisées. Elles montrent que tout est à reprendre, dès le départ. C'est pourquoi la question est si soigneusement passée sous silence ; c'est pourquoi il est nécessaire de briser ce silence : je demande à mes lecteurs de m'y aider.

PRÉAMBULE

J'ai parlé jusqu'ici de la vieillesse comme si ce mot recouvrait une réalité bien définie. En vérité, quand il s'agit de notre espèce, il n'est pas facile de la cerner. C'est un phénomène biologique : l'organisme de l'homme âgé présente certaines singularités. Elle entraîne des conséquences psychologiques : certaines conduites sont considérées à juste titre comme caractérisant le grand âge. Comme toutes les situations humaines, elle a une dimension existentielle : elle modifie le rapport de l'individu au temps, donc son rapport au monde et à sa propre histoire. D'autre part l'homme ne vit jamais à l'état de nature ; dans sa vieillesse, comme à tout âge, son statut lui est imposé par la société à laquelle il appartient. Ce qui rend la question complexe, c'est l'étroite interdépendance de ces différents points de vue. Il est abstrait, on le sait aujourd'hui, de considérer à part les données physiologiques et les faits psychologiques : ils se commandent mutuellement ; nous verrons que, dans la vieillesse, cette relation est particulièrement évidente : elle est

par excellence le domaine du psychosomatique. Cependant ce qu'on appelle la vie psychique d'un individu ne peut se comprendre qu'à la lumière de sa situation existentielle; celle-ci a donc aussi des répercussions dans son organisme; et inversement: le rapport au temps est éprouvé différemment selon que le corps est plus ou moins délabré.

Enfin la société assigne au vieillard sa place et son rôle en tenant compte de son idiosyncrasie individuelle: son impotence, son expérience; réciproquement, l'individu est conditionné par l'attitude pratique et idéologique de la société à son égard. Il ne suffit donc pas de décrire d'une manière analytique les divers aspects de la vieillesse: chacun réagit sur tous les autres et est affecté par eux; c'est dans le mouvement indéfini de cette circularité qu'il faut la saisir.

C'est pourquoi une étude de la vieillesse doit tenter d'être exhaustive. Puisque mon but essentiel est de mettre en lumière ce qu'est aujourd'hui, dans notre société, le sort des vieilles gens, on s'étonnera peut-être que je consacre tant de pages à la condition qui leur est faite dans les communautés dites primitives, à celle qui fut la leur aux différents moments de l'histoire humaine. Mais si la vieillesse, en tant que destin biologique, est une réalité transhistorique, il n'en reste pas moins que ce destin est vécu de manière variable selon le contexte social; inversement: le sens ou le non-sens que revêt la vieillesse au sein d'une société met celle-ci tout entière en question puisque à travers elle se dévoile le sens ou le non-sens de toute vie antérieure. Pour juger la nôtre, il est nécessaire de

confronter les solutions qu'elle a choisies avec celles qu'ont adoptées, à travers l'espace et le temps, d'autres collectivités. Cette comparaison permettra de dégager ce que la condition du vieillard comporte d'inéluctable, dans quelle mesure, à quel prix on pourrait en pallier les difficultés, et quelle est donc à leur égard la part de responsabilité du système dans lequel nous vivons.

Toute situation humaine peut être envisagée en extériorité — telle qu'elle se présente à autrui — et en intériorité, en tant que le sujet l'assume en la dépassant. Pour autrui, le vieillard est l'objet d'un savoir ; pour soi, il a de son état une expérience vécue. Dans la première partie de ce livre, j'adopterai le premier point de vue. J'examinerai ce que la biologie, l'anthropologie, l'histoire, la sociologie contemporaine nous enseignent sur la vieillesse. Dans la seconde, je m'efforcerai de décrire la manière dont l'homme âgé intériorise son rapport à son corps, au temps, à autrui. Aucune de ces deux enquêtes ne nous permettra de définir la vieillesse ; nous constaterons au contraire qu'elle prend une multiplicité de visages, irréductibles les uns aux autres. Au cours de l'histoire comme aujourd'hui la lutte des classes commande la manière dont un homme est saisi par sa vieillesse ; un abîme sépare le vieil esclave et le vieil eupatride, un ancien ouvrier misérablement pensionné et un Onassis. La différenciation des vieillesse individuelles a d'autres causes encore : santé, famille, etc. Mais ce sont deux catégories de vieillards, l'une extrêmement vaste, l'autre réduite à une petite minorité, que crée l'opposition des exploités et des exploités. Toute allégation qui prétend concerner la

vieillesse en général doit être récusée parce qu'elle tend à masquer cet hiatus.

Une question se pose tout de suite. La vieillesse n'est pas un fait statique ; c'est l'aboutissement et le prolongement d'un processus. En quoi celui-ci consiste-t-il ? Autrement dit, qu'est-ce que vieillir ? Cette idée est liée à celle de changement. Mais la vie de l'embryon, du nouveau-né, de l'enfant est un changement continu. Faut-il en conclure comme l'ont fait certains que notre existence est une mort lente ? Assurément non. Un tel paradoxe méconnaît l'essentielle vérité de la vie ; elle est un système instable où à chaque instant l'équilibre se perd et se reconquiert : c'est l'inertie qui est synonyme de mort. La loi de la vie, c'est de changer. C'est un certain type de changement qui caractérise le vieillissement : irréversible et défavorable, un déclin. Le gérontologue américain Lansing en propose la définition suivante : « Un processus progressif de changement défavorable, ordinairement lié au passage du temps, devenant apparent après la maturité et aboutissant invariablement à la mort. »

Mais tout de suite une difficulté nous arrête : que signifie le mot *défavorable* ? Il implique un jugement de valeur. Il n'y a progrès ou régression que par rapport à un but visé. Du jour où elle a skié moins bien que ses cadettes, Marielle Goitschel a dû, sur le plan sportif, se considérer comme vieille. C'est au sein de l'entreprise de vivre que s'établit la hiérarchie des âges, et le critère est beaucoup plus incertain. Il faudrait savoir quel but

viser la vie humaine pour décider quelles transformations l'en éloignent ou l'en rapprochent.

Le problème est simple si l'on ne considère dans l'homme que son organisme. Tout organisme tend à subsister. Pour cela il lui faut rétablir son équilibre chaque fois que celui-ci est compromis, se défendre contre les agressions extérieures, avoir sur le monde la prise la plus vaste et la plus ferme. Dans cette perspective, les mots : favorables, indifférents, nuisibles, ont un sens clair. De la naissance jusqu'à l'âge de 18 à 20 ans, le développement de l'organisme tend à augmenter ses chances de survie : il se fortifie, il devient plus résistant, ses ressources grandissent, ses possibilités se multiplient. L'ensemble des capacités physiques de l'individu est à son plus haut point d'épanouissement aux environs de 20 ans. Pendant les vingt premières années, la mutation de l'organisme est donc, prise dans sa totalité, bénéfique.

Certains changements n'entraînent ni amélioration ni diminution de la vie organique, ils sont indifférents : ainsi l'involution du thymus qui a lieu dans la petite enfance ; celle des neurones cérébraux dont la quantité est immensément supérieure aux besoins de l'individu.

Des changements désavantageux, il s'en produit très tôt. L'amplitude de la marge d'accommodation se réduit à partir de 10 ans. La limite de hauteur des sons audibles s'abaisse déjà avant l'adolescence. Une certaine forme de mémoire brute s'affaiblit à partir de 12 ans. D'après Kinsey, la puissance sexuelle de l'homme décroît après 16 ans. Ces pertes, très limitées, n'empê-








chent pas le développement infantile et juvénile de suivre une ligne ascendante.

Après 20 ans, et surtout à partir de 30, s'amorce une involution des organes. Faut-il dès ce moment parler de vieillissement ? Non. Chez l'homme, le corps même n'est pas pure nature. Les pertes, les altérations, les défaillances peuvent être compensées par des montages, des automatismes, un savoir pratique et intellectuel. On ne parlera pas de vieillissement tant que les déficiences demeurent sporadiques et sont aisément palliées. Quand elles prennent de l'importance et qu'elles sont irrémédiables, alors le corps devient fragile et plus ou moins impotent : on peut dire sans équivoque qu'il décline.

La question devient beaucoup plus complexe si nous considérons l'individu tout entier. On décline après avoir atteint un apogée : où situer celui-ci ? Malgré leur interdépendance, le physique et le moral ne suivent pas une évolution rigoureusement parallèle. Moralement un individu peut avoir subi des pertes considérables avant que s'amorce sa dégradation physique ; au contraire il se peut qu'au cours de cette déchéance il réalise des gains intellectuels importants. Auquel accorderons-nous la plus haute valeur ? Chacun donnera une réponse différente selon qu'il accorde plus de prix aux aptitudes corporelles, ou aux facultés mentales, ou à un heureux équilibre entre les unes et les autres. C'est d'après de telles options que les individus et les sociétés établissent une hiérarchie des âges : il n'en est aucune qui soit universellement acceptée.

L'enfant l'emporte sur l'adulte par la richesse de ses

idées

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

simone de beauvoir : la vieillesse 1

Les vieillards sont-ils des hommes ? A voir la manière dont notre société les traite, il est permis d'en douter...

...C'est justement pourquoi j'ai écrit ces pages. J'ai voulu décrire en vérité la condition de ces parias et la manière dont ils la vivent, j'ai voulu faire entendre leur voix ; on sera obligé de reconnaître que c'est une voix humaine. On comprendra alors que leur malheureux sort dénonce l'échec de toute notre civilisation : impossible de le concilier avec la morale humaniste que professe la classe dominante. Celle-ci n'est pas seulement responsable d'une "politique de la vieillesse" qui confine à la barbarie. Elle a préfabriqué ces fins de vie désolées ; elles sont l'inéluctable conséquence de l'exploitation des travailleurs, de l'atomisation de la société, de la misère d'une culture réservée à un mandarinat. Elles prouvent que tout est à reprendre dès le départ : le système mutilant qui est le nôtre doit être radicalement bouleversé. C'est pourquoi on évite si soigneusement d'aborder la question du dernier âge. C'est pourquoi il faut briser la conspiration du silence : je demande à mes lecteurs de m'y aider.

Simone de Beauvoir

vuillard : " le déjeuner
du matin ", 1900.
paris, musée nat.
d'art moderne . photo :
faillet - ziolo.



9 782070 354085

Extrait de la publication

ISBN 2-07-035408-3

A 35408



catégorie

4